

VOYAGES
DU CHEVALIER CHARDIN,
EN PERSE;
ET AUTRES LIEUX DE L'ORIENT,

ENRICHIS D'UN GRAND NOMBRE DE BELLES FIGURES EN TAILLE-DOUCE,
REPRÉSENTANT LES ANTIQUITÉS ET LES CHOSSES REMARQUABLES DU PAYS.

NOUVELLE ÉDITION,

Soigneusement conférée sur les trois éditions originales, augmentée
d'une Notice de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à
ce jour, de Notes, etc.

PAR L. LANGLÈS,

*Membre de l'Institut, un des Administrateurs-Conservateurs de la
Bibliothèque Impériale, Professeur de Persan à l'École Spéciale des
Langues Orientales vivantes, Membre de la Société Royale de Göttingue,
de la Société d'Émulation de l'Île-de-France, du Musée de
Brancfort, etc.*

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1811.

VOYAGE

DU CHEVALIER CHARDIN.



SUITE de la Description générale
de la Perse.

CHAPITRE XIII.

Des Habits et des Meubles.

LES habits des Orientaux ne sont point sujets à la mode; ils sont toujours faits d'une même façon; et si la prudence d'une nation paroît à un usage constant pour les habits, comme on l'a dit, les Persans doivent être fort loués de prudence, car leur habit ne reçoit jamais d'altération, et ils ne sont point changeans non plus aux couleurs, aux nuances et aux façons des étoffes. J'ai vu des habits de Tamerlan, qu'on garde dans le trésor d'Ispahan; ils sont taillés tout comme ceux qu'on fait aujourd'hui, sans aucune différence.

J'ai mis à côté (*pl. xxx et xxxi*) divers portraits d'hommes et de femmes habillés à la

Persane, afin qu'on prenne une idée de leur habit, plus vite et plus distinctement que par la description. Les hommes ne portent point de haut-de-chausse, mais seulement un caleçon doublé, qui leur tombe sur la cheville du pied, mais qui n'a point de pieds. Il n'est point ouvert par-devant non plus, de sorte qu'il faut le dénouer pour faire de l'eau. Vous observerez que les hommes se mettent tout comme les femmes, pour satisfaire à ce besoin de la nature, et en cette posture ils dénouent le caleçon, et le tirent en bas, tant soit peu, et puis quand ils ont fait, ils se relèvent, et le renouent. La chemise est longue, et leur couvre les genoux, passant par-dessus le caleçon, au lieu de se mettre dedans. Elle est ouverte au côté droit, sur la mamelle, jusqu'à l'estomac, et en bas, aux côtés, comme les nôtres, n'ayant point de collet, mais une simple couture, comme les chemises de femme en Europe. Les femmes riches, et quelquefois les hommes, en des solennités, rebordent le collet de la chemise, d'une broderie de perles, large d'un doigt. Les hommes, en Perse, ni les femmes non plus, ne portent rien au col. Les hommes mettent sur la chemise une veste de coton, qui s'attache par-devant sur l'estomac, et tombe jusque sur le jarret, et par-dessus une robe, qu'ils appellent cabai (*gabai*), qui est large comme un coullon de femme, mais

fort étroite en haut, passant deux fois sur l'estomac, et s'attachant sous le bras, le premier tour sous le bras gauche, et l'autre tour, qui est celui de dessus, sous le bras droit. Cette robe est échancrée de la manière que vous voyez dans la figure qui est à côté (pl. XXXII). Les manches en sont étroites ; mais comme elles sont bien plus longues qu'il ne faut, on les plisse sur le haut du bras, et on les boutonne au poignet. Les cavaliers aussi portent des cabais à la géorgienne, qui ne diffèrent des autres, qu'en ce qu'elles sont ouvertes sur l'estomac, avec des boutons et des gances. Quoique cette veste soit fort juste à l'endroit des reins, on l'attache là de deux à trois ceintures par-dessus, pliées en doubles, larges de quatre doigts, riches et propres ; ce qui fait que la robe fait sur l'estomac une poche ample et forte, où l'on serre ce qu'on a, bien plus sûrement que nous ne faisons dans nos poches de haut-de-chausse. On met par-dessus la robe un justaucorps, ou court et sans manches, qu'on appelle *courdy* (*), ou long et à manches, qu'on appelle

(*) C'est-à-dire à la *kourde*. On sait que les Kourdes sont des nomades qui promènent leurs troupes dans différents cantons de la Perse. Celui qu'ils affectionnent particulièrement se nomme Kourdistân. Leur langue paroît différer beaucoup du persan moderne ; nous en possédons une grammaire publiée en italien, à Rome, par le P. Gazoni, un vol. in-8.^o

Les habits à la mode actuellement en Perse, se nomment *qâ-*

cadebi, selon la saison. Ces justaucorps sont coupés comme les robes, c'est-à-dire qu'ils sont larges en bas et étroits en haut, comme des cloches. On les fait de drap ou de brocard d'or, ou de gros satin, et on les chamarre de dentelles ou de galons d'or, ou d'argent, ou on les brode. Ils sont fourrés, les uns de martre zibeline, les

ichâry (à la *qatchâr*). On donne la même épithète à tous les objets élégans et de bon goût. Cet habit se compose maintenant d'un *zyr djâmah* (vêtement de dessous); ce sont de légers caleçons en soie; ceux d'été sont quelquefois en lin. Le *pirâhen* ou chemise, se met par-dessus le caleçon, et ensuite l'*erkhaliq*, qui est en *ichnûz* de Masulipatan, ou composé de très-beaux challes. La robe de dessus nommée *qabâ*, est en drap quelquefois très-riche; une belle peau d'agneau de Tatarie, d'un noir brillant, recouvre le *kulâh* ou bonnet. Il est rigoureusement défendu aux marchands de porter des habits écarlates ou cramoisis, et de mettre sur leurs vêtemens des boutons d'or ou d'argent. L'écarlate, sur-tout, paroît être la couleur favorite des grands. La religion leur défend l'usage de la soie, parce que cette matière est réputée l'excrément d'un insecte. Mais on élude cette défense, en mêlant la soie avec une très-foible portion de coton; et les étoffes fabriquées avec ce mélange, se nomment *guermâpouï*; on en apporte beaucoup du Guzarate.

Les Persans modernes ne ressemblent ni à leurs ancêtres, ni aux Indiens leurs voisins, pour le luxe et la mollesse des vêtemens; ils ne portent aucuns ornemens, et le souverain lui-même ne se couvre de ses joyaux que les jours de galat. Ils se moquent sur-tout de la tournure et du costume efféminé des Indiens, et racontent qu'un homme de cette nation, venant en Perse, fut pris pour une femme par les *râhdâr* ou gardes des chemins; ceux-ci ne se départirent de leur opinion, que d'après le témoignage d'un médecin chez qui ils conduisirent l'élégant voyageur.

(L-s.)

autres de mouton de Tartarie et de Bactriane, dont le poil est plus fin que les cheveux, et annelé pas plus grand que des paillettes. Il n'y a pas de plus belle fourrure et plus chaude que ces peaux de mouton. Les justaucorps fourrés ont un parement de la même fourrure que les dedans, qui prend du cou sur l'estomac, justement comme une palatine, et au-dessous tout joignant, il y a une rangée de boutonnières à queue, plus pour l'ornement que pour le service; car on boutonne rarement le justaucorps. Les bas sont de drap, et tout d'une venue, comme on parle, c'est-à-dire qu'ils sont taillés comme un sac, et non selon la figure de la jambe. Ils ne vont que jusqu'aux genoux, au-dessous desquels on les noue. On y met au talon une pièce de cuir rouge, fort proprement cousue, pour empêcher le talon du soulier, qui est tranchant, de faire mal et de percer le bas; ce qu'il feroit en trois ou quatre jours. C'est seulement depuis le commerce que les Persans ont avec les Européens, tant par le moyen de leurs sujets arméniens, que des compagnies européennes, qu'on porte des bas de drap en Perse. Personne n'en portoit auparavant, et le roi même se couvroit les jambes, comme font encore à présent les soldats, les voituriers, les valets-de-pied, les villageois et beaucoup de gens du commun, en entourant la jambe d'une grosse

toile large de six doigts, et longue de trois ou quatre aunes, tout comme on emmaillote un enfant. Cette chaussure est fort commode et fort convenable aux gens de service. On la fait légère ou épaisse, selon la saison ; elle tient la jambe serrée ; et quand elle est mouillée ou crottée, on la sèche ou on la nétoie en un instant. L'hiver, on enveloppe le pied comme la jambe, et l'été, on met le pied nud dans le soulier. Les souliers de Perse sont de différentes façons, mais tous sont sans oreilles, et ne sont point ouverts à côté. On les ferre tous sous le talon, et on garnit la semelle de petits clous à l'endroit où la plante des pieds porte, afin de durer plus long-temps. Vous voyez dans les portraits la figure des souliers des gens de qualité, qui sont faits comme des pantouffles de femmes, afin de pouvoir les quitter aisément, quand on est entré dans le logis, parce que les planchers sont couverts de tapis. Ces souliers sont de chagrin verd, ou d'autres couleurs. La semelle qui est toujours simple, est mince comme un carton, mais c'est le meilleur cuir du monde. Il n'y a que cette sorte de souliers qui sont à talons, tous les autres sont plats. Les uns ont le dessus de cuir, les autres l'ont d'estame de coton, faite à la broche comme nos bas, mais beaucoup plus forts. On est chaussé fort juste avec ces souliers, qu'on appelle

souliers de laquais, et le pied ne tourne jamais dedans; mais on ne sauroit les mettre sans chausse-pied, d'où vient que vous voyez toujours les laquais en porter un de fer ou de buis passé à la ceinture. Ils grimpent et courent à merveille avec cette chaussure. Les pauvres gens font les semelles de leurs souliers de cuir de chameau, parce qu'il dure beaucoup plus qu'aucun autre; mais c'est un cuir mou, qui ramasse l'humidité comme une éponge. Les paysans font leurs semelles de souliers, de chiffons et de retailles de toile enfilées côte à côte et fort serrées. Ces semelles, quoique d'un pouce d'épaisseur, sont légères, et on n'en voit jamais la fin. On les appelle *pabouch quive* (*pápouch guive*), c'est-à-dire *souliers de guenilles*.

Le turban persan, qu'ils appellent *dulbend*, c'est-à-dire *lien qui entoure* (*), et qui est la plus belle pièce de leur habit, est une pièce tellement pesante, qu'on ne croiroit jamais le pouvoir porter. Il y en a de si gros, qu'ils pèsent entre douze et quinze livres. Les plus légers pèsent la moitié. J'avois bien de la peine, au commencement, à porter ce turban. Je pliois

(*) Littéralement *lien du cœur*, *péricarde*, parce que la mous-seline qui enveloppe le turban est aussi fine que cette membrane.

sous le faix, et je l'ôtois par-tout où j'osois prendre cette liberté; car c'en est une en Perse, comme en Europe, d'ôter sa perruque. Mais avec le temps je m'accoutumai fort bien à le porter. Ces turbans sont faits de grosse toile blanche, qui sert comme de forme, et par-dessus d'une fine et riche étoffe de soie, ou de soie et d'or. Les gens d'église les portent communément de très-fine mousseline blanche par-dessus la grosse toile. Ces étoffes de turban ont les bouts d'une riche tissure à fleurs, à la largeur de six ou sept pouces, dont on fait, en le nouant, comme une aigrette au milieu du turban, ainsi qu'on le voit dans le portrait que j'en ai donné. Quoique cette coiffure soit si pesante, on porte cependant sous le turban, une calotte de toile cotonnée et piquée, et quelquefois de drap. Il faut croire que le climat de Perse demande qu'on ait la tête si fort couverte; car rien n'est généralement pratiqué en aucun lieu, qui n'ait sa raison bonne et nécessaire. Les coutumes constantes et perpétuelles ne sont point l'effet de la bizarrerie et du caprice. Le climat en est assurément l'inventeur, pour ainsi dire, et la cause de tout ce qu'on voit de singulier dans les manières des peuples, et peut-être même dans leurs mœurs, comme je ne me lasse point de l'observer. On couvre en Perse, généralement parlant, l'estomac plus que le dos; cependant c'est

tout le contraire aux Indes. On y couvre le dos davantage, et particulièrement le chignon du cou.

Les étoffes des habits sont de soie et de coton. Les chemises et les caleçons sont de soie. Les vestes et les robes sont doublées d'une grosse toile claire et cotonnée entre deux, pour être plus chaude. Il faut que la doublure soit ainsi grosse et claire, et comme un treillis, afin que le coton y tienne et s'y attache mieux.

On ne porte point de noir en Orient, sur-tout en Perse; c'est une couleur funeste et odieuse qu'on ne sauroit regarder; ils l'appellent *la couleur du diable*. Ils s'habillent indifféremment de toutes couleurs, à tous âges, et c'est un objet fort récréatif que de voir aux promenades, ou dans les places publiques, un grand peuple tout bigarré, couvert d'étoffes éclatantes par l'or, par le lustre et par la vivacité des couleurs.

Les Persans, pour la plupart, laissent croître la barbe au menton et par-tout le visage, mais courte, et qui ne fait que cacher la peau, hormis les ecclésiastiques et les gens dévots, qui la portent plus longue. Ils ont pour mesure de prendre le menton avec la main, et de couper tout ce qui excède au-dessous. Il en faut aussi excepter les gens d'épée et les vieux cavaliers, qui ne portent d'autre barbe que deux grandes et

grosses moustaches, qu'ils laissent croître assez longues, pour qu'elles puissent retrousser sur l'oreille, et s'y tenir comme à un crochet. Abas-le-Grand appelloit les moustaches l'ornement du visage, et donnoit plus ou moins de paye aux soldats, selon la mesure de leurs moustaches. Pour les longues barbes à la turque, elles sont en horreur aux Persans, ils les appellent *balais de privé*. Voilà comme est fait l'habit persan, qui paroît être celui-là même qu'on dit que Cyrus donna aux Perses, consistant en de longues robes et en un turban.

L'habit des femmes est semblable en beaucoup de choses à celui des hommes ; le caleçon tombe de même sur la cheville du pied, mais les jambes en sont plus longues, plus étroites et plus épaisses, à cause que les femmes ne portent point de bas. Elles se couvrent le pied d'un brodequin, qui monte quatre doigts au-dessus de la cheville du pied, et qui est fait, ou de broderie, ou de la plus riche étoffe. La chemise, qu'on appelle *camis*, d'où est peut-être venu le mot de *chemise*, est ouverte sur le devant jusqu'au nombril. Leurs vestes sont plus longues et pendent presque jusque sur le talon. Leur ceinture est mince et seulement d'un pouce de large. Elles ont la tête bien couverte, et par-dessus un voile qui leur tombe sur les épaules, et qui leur couvre

par-devant la gorge et le sein. Quand elles vont dehors, elles mettent par-dessus tout un grand voile blanc, qui les couvre de la tête jusqu'aux pieds, le corps et le visage, ne laissant paroître en diverses contrées, que la prunelle des yeux simplement. Les femmes portent quatre voiles en tout : deux qu'elles mettent dans le logis, et deux qu'elles mettent de plus quand elles sortent. Le premier de ces voiles est fait en couvre-chef, tombant sur le derrière du corps par ornement ; le second passe sous le menton et couvre le sein ; le troisième est le voile blanc qui leur couvre tout le corps ; et le quatrième est une façon de mouchoir, qu'elles passent sur le visage et attachent à l'endroit des tempes. Ce mouchoir ou voile a un réseau à l'endroit des yeux, comme les vieux points ou dentelles, afin de voir au travers. Les Arméniennes, au contraire des Mahométanes, ont même dans le logis le bas du visage voilé jusque sur le nez, si elles sont mariées. C'est afin que leurs plus proches parens et leurs prêtres, qui ont la liberté de leur rendre visite, ne leur puisse voir qu'une partie du visage ; mais les filles ne portent ce voile que jusqu'à la bouche, par une raison contraire, et afin qu'on les voie assez pour juger de leur beauté et pour en faire récit. Le voile des femmes est une des plus anciennes coutumes dont les histoires parlent ; mais il est

difficile de savoir si c'est par pudeur, par vaine gloire, ou par fierté que les femmes le prirent, ou par un effet de la jalousie de leurs maris; les femmes ni les hommes ne portent point de gants. On ne sait ce que c'est que de se ganter en Orient.

La coiffure des femmes est simple. Leurs cheveux sont tous tirés derrière la tête, et mis en plusieurs tresses; et la beauté de cette coiffure consiste en ce que les tresses soient épaisses et tombent sur les talons, au défaut de quoi on attache aux cheveux des tresses de soie pour les allonger. On garnit le bout des tresses de perles et d'un bouquet de pierreries, ou d'ornemens d'or ou d'argent. La tête n'est couverte sous le voile ou couvre-chef, que du bout d'un bandeau échancré en triangle; et c'est la pointe qui couvre la tête, étant tenue sur le haut du front par une bandelette large d'un pouce. Ce bandeau qui est fait de couleur, est mince et léger. La bandelette est brodée à l'aiguille ou couverte de pierreries, tout cela selon la qualité des gens. C'est, à mon avis, la tiare ancienne ou le diadème des reines de Perse. Il n'y a que les femmes mariées qui le portent, et c'est là la marque à laquelle on reconnoît qu'elles sont sous puissance. Les filles ont de petits bonnets, au-lieu de couvre-chef ou de tiare. Elles ne portent point de voile dans le logis, mais elles font pendre deux tresses de leurs cheveux